Catbat et Catsus.

[Suite]

Pendant que nous étions en train de faire des discours aux montagnes qui n'avaient guère l'air de s'en émouvoir, le soleil était sur son déclin. Il embrassait, de ses derniers feux, l'horizon tout éclatant de pourpre et d'or. Il se couchait, peu à peu, derrière les pics : les roses du crépuscule s'effeuillaient sur les sommets neigeux, et la nuit, comme une robe mauve, habille, peu à peu, les crêtes lointaines. Tout s'évanouissait lentement dans la paix des ténèbres croissantes.

Sans dire une parole, tant nous étions empoignés par la grandeur du spectacle, nous nous mîmes en marche, et nous arrivâmes, à la tombée de la nuit, à un petit village, Goust, où nous reçûmes de la part des bergers, la plus cordiale hospitalité. C'est une petite localité de deux cents habitants à peine, tous pasteurs, gens fort simples et fort honnêtes. Ils se livrent au commerce des troupeaux, et vivent heureux, contents, à deux mille mètres au-dessus des misères humaines. La vente du lait et des agneaux suffit pour assurer leur bien être, et, en vrais philosophes, ils savent se contenter de leur situation, pendant que bien d'autres, pauvres fous, éblouis par l'appât du gain, s'en vont au loin, traversent les mers, et courent les hasards d'aventures le plus souvent fâcheuses ! Beaucoup, et, ils sont malheureusement trop nombreux, dans leur âpre désir d'arriver à la fortune par n'importe quel moyen, foulent aux pieds les sentiments les plus sacrés, étouffent la voix de la conscience et de l'honneur, et s'engagent parfois aveuglement dans la pente fatale qui les amène infailliblement à la déchéance morale.

Lorsqu'on envisage les turpitudes dans lesquelles se débattent, dans tous les pays certaines personnalités, que les soupçons n'auraient jamais osé effleurer, si la main de la justice ne s'était appesantie sur elles, on éprouve un sentiment de dégout, et on se sent pris d'admiration et de respect pour ces braves montagnards, assez forts pour résister aux cupidités humaines, et qui vivent, là-haut, dans une idéale atmosphère, contents d'eux-mêmes, satisfait de leur sort. Décidément, le *Felices nimium* de Virgile n'est pas un vain mot.

Tout en nous rendant au hameau, j'avais déjà demandé, à plusieurs reprises, à mon guide, s'il y avait une auberge au village pour pouvoir y reposer de bonne heure, car, d'après nos conventions, nous devions dès l'aube, nous mettre en route, tous les deux, pour aller admirer le lever du soleil tout à fait au haut de la montagne. *Caddetou* répondait à mes questions par des paroles évasives, accompagnées d'un regard moqueur. Cela me paraissait bien étrange, mais je n'y attachais pas d'importance. Ce scélérat m'avait caché son plan. Jugez quelle fut ma stupéfaction quand je m'aperçus, à notre arrivée au logis où l'on devait nous héberger, que j'étais tombé au beau milieu de préparatifs de noces. En effet, la fille aînée de la maison se mariait le lendemain matin, et les nombreuses victimes qui gisaient, un peu partout dans la cuisine, prouvaient combien la basse cour avait été mise à contribution. Ah ! c'est que ce n'est pas une petite affaire qu'une noce dans nos campagnes ! Plus la mariée appartient à une famille aisée, et plus il y a de la *hartère* et de la *briaguère* ! Ici, c'était le cas ; le père de la jeune et jolie fiancée était le plus riche de l'endroit. Il n'avait que deux filles, et ce pendard de *Caddetou* avait jeté son dévolu sur la plus jeune, ce qui explique la conspiration qu'il avait ourdie contre moi.

Craignant d'être indiscret, je m'excusai de mon mieux, et me disposai à aller chercher un gîte ailleurs ; mais *Caddetou* qui tenait, de compagnie avec de vaillants jeunes gens, une conversation intime avec le *piquepout*, déclara hautement que ses camarades et lui s'y opposeraient, par la force, s'il le fallait. J'étais bloqué, et bien bloqué. D'ailleurs, le maître du logis, sa femme et ses filles mirent tant d'insistance et de bonne grâce à vouloir me garder pendant la noce, que je décidai à rester. J'étais bien un peu confus d'assister à un mariage dans une tenue qui n'avait rien de cérémonial : avec mes guêtres de cuir jaune, montant jusqu'à mi-jambe, mon costume de toile grise et mon béret rouge, je n'avais pas l'aspect d'un garçon d'honneur ; mais chez ces âmes simples et bonnes, la question du costume était une question secondaire. Du reste, *Janinotte*, la plus jeune des filles de la maison, m'affirmait que cette tenue m'allait à merveille, et que j'avais tout à fait l'air *d'u mousso coum caii*.

Pendant ce temps-là, la *gouye* (servante) se dépêcha de mettre le couvert : bientôt sur une table éclatante de blancheur, fut déposée une immense soupière de *garbure*, dont la bonne odeur embauma toute la maison. Vous, qui n'êtes ni Gascon ni Béarnais, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que la *garbure*. C'est la soupe nationale de toute la Gascogne. C'est un mélange de choux, pommes de terre, haricots, petits pois, toute la lyre enfin des légumes, à laquelle on ajoute la traditionnelle *coueche d'alique*, et qui constitue un potage idéal. Le complément indispensable de la *garbure*, c'est la *goudade* qui consiste à verser dans l'assiette, où on a soin de laisser un peu de bouillon, une large rasade de vin que nos paysans boivent avec une réelle satisfaction. Les personnes délicates feront peut-être la grimace et penseront que cela ne doit pas être bien appétissant. C'est une erreur profonde. N'en déplaise aux médecins ; il n'y a pas, dans tout l'arsenal de la médecine, quelque chose qui puisse mieux guérir les langueurs d'estomac et donner une vigoureuse constitution que la *goudade*. Si vous en voulez une preuve, regardez un peu la physionomie de votre marchand de lait, si c'est un Gascon !....

Vers la fin du repas, *Caddetou* nous quitta, sans mot dire. Il revint, quelques instants après, avec une vingtaine de jeunes gens, tous, de robustes gaillards, qui formèrent le cercle devant la porte d'entrée, et donnèrent une aubade à la fiancée. Je ne saurai vous dépeindre l'impression que produisaient sur moi ces chants naïfs, sortant de ces fortes poitrines, et que répétait l'écho de plus en plus affaibli de la montagne. Par-dessus toutes les voix, on distinguait la voix de *Caddetou*. Ce gredin savait bien que l'œil noir de *Janinotte* le regardait, et il ne voulait pas manquer une aussi belle occasion de montrer la force de ses poumons.

Que j'aimais ces mœurs primitives, mœurs charmantes, complètement transformées, de nos jours, parce qu'on appelle le progrès et la civilisation ! Les vieux Ossalois ne se trompaient pas, quand ils prévoyaient que ces coutumes transmises et pieusement conservées de génération en génération, ne tarderaient pas à disparaître. Ils avaient bien raison, quand ils chantaient cette jolie romance qui dépeignait si bien l'état d'esprit de la jeunesse. Les vieux montagnards de la vallée d'Ossau, qui habitent la Nouvelle-Orléans, trouveront, dans cette strophe, comme un écho lointain de leurs vingt ans :

Diü mé daü ! bèn cambiat hère
Las bieilhos modes d'Ossaü,
Ta bédé modé nabère
Nou cau mey courré en ta Paü !
Las hillottes deü cantou
Quan quittat lou capulou,
Et qué pourteran balleü
Piénti, bounet, ov chapeü !....

En effet, l'obligation de l'instruction primaire d'abord, le service militaire ensuite, ont complètement transformé les mœurs de la jeunesse française. C'est un bon résultat au point de vue de l'unification nationale, mais j'ai toujours vu avec peine la disparition des patois romans devant la langue française....

Pendant que ces jeunes gens chantaient, un groupe de jeunes filles, plus charmantes les unes que les autres, fit irruption dans la maison. C'étaient les invitées du lendemain qui apportaient à la fiancée leurs compliments et leurs fleurs. Puis les chants cessèrent ; les jeunes gens, comme une bombe envahirent la demeure. Ce fut alors un feu d'artifice de rires et de bons mots. Des plateaux, surchargés de verres, furent apportés sur la table ; le vin coula à flots. Le fiancé était là. C'était un grand beau garçon taillé en hercule, à l'œil vif et pétillant d'intelligence, respirant la force jointe à une grande bonté. Son futur beau-père me le présenta, et ma sympathie alla, tout de suite, droit à ce superbe montagnard.

Chacun chanta sa chanson : l'instituteur du village était là. Il but à la prospérité des fiancés ; il fallait bien, à mon tour, y aller de mon toast. Il se fit un mouvement de curiosité, dans l'assistance ; car, enfin, j'étais un étranger pour eux. J'exprimai aux époux du lendemain, combien j'étais heureux de me trouver inopinément mêlé à ce grand évènement dans leur existence ; je félicitai le jeune homme d'avoir donné son cœur à une aussi charmante jeune fille : d'ailleurs, dans la vallée, toutes étant jolies, il n'y avait réellement que l'embarras du choix ; je les engageais à rester, dans la nouvelle existence qui allait commencer pour eux, ce qu'ils avaient été jusqu'à ce jour, simples et bons, généreux pour ceux qui souffraient. Bref, il paraît que j'avais su faire vibrer la corde sensible : le père, debout, à côté de moi, faisait de visibles efforts pour dominer son émotion ; la jolie fiancée portait son mouchoir à ses yeux, et, voilà que tout d'un coup, dans un coin de la salle, la vieille maman éclata en sanglots. Ah ! les bonnes et braves gens !....

De nouvelles rasades dissipèrent l'émotion qui m'avait gagné moi-même, et, la journée du lendemain devant être toute de *noces et festins*, on but le coup de l'étrier, et tout ce monde là se donnant rendez-vous au matin, se dispersa en chantant.

YAN DE LESCA.

A suivre.

Le théâtre chez les divers peuples.

On trouve dans la *Revue d'art dramatique* d'intéressants renseignements du théâtre chez les divers peuples européens. Nous connaissons par le menu le mouvement dans les pays scandinaves ; nous avons quelques lumières sur les scènes allemandes et les œuvres qu'elles représentent. Et c'est à peu près tout. Nous sommes enclins à croire que, dans tout le reste de l'Europe, il ne se fait rien qui mérite notre attention, et que la production dramatique est sans importance. Récemment, les remarquables articles de M. Augustin Filon dans la *Revue des Deux Mondes* révélèrent aux Français,—à ceux du moins qui n'ont point coutume de passer la Manche,—qu'il existe un théâtre anglais. La *Revue d'art dramatique* nous affirme aujourd'hui qu'il existe un théâtre espagnol, particulièrement florissant et fécond. Sans parler de dramaturges célèbres, tels que don José Echegaray, de qui l'on a étudié l'œuvre ici même, et quelques-uns de ses émules, la plupart des grandes villes de la péninsule ibérique possèdent des écrivains locaux, des auteurs de *saynètes*, petites pièces pittoresques et vivantes inspirées de la vie populaire, pleines de mouvement, de gaieté et de fantaisie, et gardant encore quelques-unes des qualités d'observation savoureuses qu'on trouve, par exemple, dans les Nouvelles d'un Cervantes. A Madrid, les plus fameux auteurs de saynètes se nomment Ricardo de La Vega et Javier de Burgos ; à Valence, Escalante. A Barcelone, un théâtre catalan a été fondé, et fonctionne avec grand succès ; il a pris une telle importance que ses essais seraient dignes d'attirer l'attention de la critique de tous les pays.

L'Italie ne paraît point posséder encore un théâtre moderne. Les grands acteurs italiens, tels que Rossi ou la Duse, jouent des œuvres étrangères ou anciennes. Rossi interprétait des adaptations de Shakespeare ; la Duse se montre d'ordinaire dans des pièces françaises ou des comédies de Goldoni. Cependant Venise, Milan, Turin et Naples possèdent des théâtres où l'on joue en dialecte populaire de petites pièces fort curieuses et quelquefois exquises. C'est surtout à Venise que la comédie en dialecte qui a déjà un passé glorieux au dix-huitième siècle avec Pozzi, a jeté un éclat nouveau avec Giacinto Gallina, mort tout récemment, et M. Rovetta. Il faut ajouter que ces productions, dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre, restent confinées dans les limites d'une province.

En dépit de la centralisation politique de l'Italie, le particularisme artistique y est aussi absolu qu'autrefois.

Chemin de fer Louisville et Nashville

La seule ligne ayant deux trains solides journellement entre la Nouvelle-Orléans, Birmingham et Cincinnati. Service double tous les jours entre la Nouvelle-Orléans et Atlanta.

5 juil—dim

L'"ETAT CIVIL" D'UN ROI.

Il y avait l'autre jour soixante-deux ans que naissait, le 9 avril 1835, à la dixième heure du soir, l'actuel roi des Belges, S. M. Léopold II.

Trait curieux de mœurs démocratiques dans un royaume, la naissance de ce fils de Roi fut consignée sur les registres de l'état-civil de la même façon et dans les mêmes termes que celle d'un fils du peuple. Et, suivant la législation belge, il est loisible à quiconque d'aller prendre un extrait de cette acte de naissance qui figure au fol. 119, sous le No 1181, immédiatement après celui de Jean-Baptiste Van Dain, fils d'un ouvrier de la rue Haute.

Le registre porte que "l'enfant est fils naturel et légitime (*sic*) de Léopold-Georges-Chrétien-Frédéric, roi des Belges, et de Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, reine des Belges". Le nouveau-né est désigné sous les prénoms de Léopold-Louis-Philippe-Marie-Victor.

Ont signé au registre de l'état-civil en qualité de témoins : MM. Ernst, ministre de la justice ; comte d'Arschot, grand maréchal du Palais ; marquis de Chasteler, grand écuyer du Roi.

Dieu merci, l'enfant se porte bien....

DEUX SONNETS.

MADELEINE.

Vue, accroupie au coin de sa grotte, elle veille.
Blême au milieu de l'ombre humide : dans sa [main
La Sainte aux doigts noueux contemple un crâne humain
Et médite, attendant le jour d'être pareille.

Ses cheveux pendent, gris et secs ; sa face vieillie
Se ride ; sur sa peau couleur de parchemin
Les pleurs d'un demi-siècle ont creusé leur [chemin
Et le bruit de la mort bourdonne en son oreille.

Mais au désastre lent de son corps dévasté
Survivent, comme des témoins de sa beauté,
Ses yeux purs où sourit la jeunesse éternelle.

Et le peuple se presse au dehors, curieux,
Pour voir luir, au fond des ténèbres, la prunelle
Des yeux où le Sauveur a reposé ses yeux.

TERRE SAINTE.

Le Chevalier, venu si loin de la patrie,
Aperçoit tout à coup, dans un désert de feu,
La ville où les païens ont crucifié Dieu,
Et tombant à genoux dans la poussière, il prie.

Puis il rêve de France, où l'herbe est tant fleurie :
Il revoit son manoir, sa cour et son allée,
Les bois frais, les clochers qui chantent dans [l'air bleu,
L'eau claire, et les troupeaux couchés dans la [prairie.

C'est loin ! Autour de lui, les coteaux ravagés
Crépitent, l'horizon n'a ni bois ni vergers ;
On dirait le jardin de l'Enfer, qui flamboie !

Et brûlé par l'azur du ciel qui le brûla,
O Jésus, le pieux Chevalier s'apitoie,
Emerveillé que Dieu soit venu naître là.

GRANDE VITESSE.

Cinquante nœuds—92 kilomètres—à l'heure, telle est la vitesse qu'atteindra—au dire de l'inventeur—le bateau imaginé par le capitaine Flindt, et dont les essais vont avoir lieu aux Etats-Unis.

Le bateau d'essai n'est en réalité qu'une grande embarcation, car elle ne mesure que 20 mètres de long, 1 m. 95 de large et ne cale que 1 m. 65 ; elle est recouverte de bout en bout par un pont en forme de dos de tortue. La machine n'aura que vingt chevaux de puissance et sera mise en mouvement au moyen de gazoline. Le bateau sera monté par sept hommes d'équipage.

Le capitaine Flindt ne s'est pas lancé à l'aveuglette dans la construction de ce curieux spécimen de l'art naval ; il a fait des essais innombrables avant d'arrêter les formes de son bateau et de son propulseur. Son intention est, après avoir fait sa preuve de vitesse, de profiter d'un beau temps d'été pour franchir l'Atlantique, de New-York à Queenstown, et il espère faire cette traversée en deux jours ! S'il réussit, il détiendra le record de la vitesse sur mer, et de beaucoup, les torpilleurs les plus rapides n'atteignant pas 32 nœuds.

A la correctionnelle :

Le Président—Enfin, pourquoi battez-vous votre femme si fort ?

Le prévenu—Je vais vous dire : je suis un peu sourd ; quand je la frappe doucement, elle ne crie pas assez haut, et je ne sais pas si je l'ai touchée.

RÉSIGNATION.

I

Dans le matin clair et doux d'octobre, sous l'envolée bruissante des feuilles d'or s'essaimant des arbres tristes, le train s'avançait.

A la bifurcation, il y eut quelques heurts, quelques tressauts, puis la locomotive poussa un sifflement grave et, ralentissant, le convoi, docile, vint stopper devant le quai de la petite gare.

Des portières s'ouvrirent ; une voix d'employé résonna, jetant en un appel répété le nom de la station.

D'un compartiment de première, un jeune jeune homme, lestement, sauta, une valise à la main.

Tout de suite, un couple stationnant sur le quai s'avança vers lui.

—Hubert !

—Louis !

Sans s'occuper des regards que les voyageurs, curieusement, fixaient sur eux, les deux hommes s'étreignirent en une fraternelle étreinte ; puis, celui qui attendait présenta sa compagne :

—Mon cher Hubert, voici ma petite femme !

Et à elle :

—Ma Renée, c'est Hubert, mon frère.

Spontanément, l'arrivant et la jeune femme se serrèrent la main ; mais, déjà, Louis les entraînait.

—Tes bagages ? demandait-il à son frère.

—Dans le train, avec moi, ils doivent être descendus.

—En ce cas, je vais prévenir le garçon d'écurie qui est là. Il les portera sur la charrette. Nous, nous allons partir de suite.

Il marchait en avant, heureux. Tous trois franchirent la porte de sortie. Dehors, un landau attelé de deux superbes chevaux attendait. Le cocher, grave, se tenait sur son siège.

Non loin était la charrette confiée à la garde du valet d'écurie.

Louis Ménallières, le riche maître-de-forges, se rendit près de ce dernier et lui donna ses instructions ; puis, revenant vers le landau, il fit asseoir Hubert et Renée sur le même coussin et s'installa en face d'eux.

La voiture partit.

—Enfin, te voici de retour mon cher Hubert !

—Mais oui.... Le temps a passé....Il y aura sept ans, le mois prochain, que je suis parti.

—Sept ans, c'est vrai.... Tu ne trouves pas que j'ai vieilli !

—Mais non, Louis.... Tu as pris du ventre, par exemple, ce qui te fait paraître plus respectable.

—Flatteur, va !.... Si, si, j'ai vieilli !....D'ailleurs, sais-tu que j'ai dépassé la quarantaine ;.... Tandis que toi, tu nes presque qu'un enfant....A peine trente, n'est-ce pas ?

Hubert sourit affirmativement.

C'était un fort beau garçon, brun, d'allure distinguée, de mine fière ; des yeux grands et doux accusant une âme loyale, une conscience irréprochable.

En face de lui, son frère Louis, plus gros, les cheveux et la barbe déjà grisonnants, des rides au front et aux coins de la bauche, légèrement voûté, eût été facilement pris pour un quinquagénaire.

Quant à Mme Renée Menallières, c'était une grande jeune femme, très-belle, au profil pur et gracieux ; des cheveux blonds encadraient son adorable visage, toujours très-pâle et comme empreint d'une sourde tristesse.

—Alors, tu as réussi ? questionna l'aînée, après un moment de silence.

—Mon Dieu ! oui, relativement, répondit Hubert. Le commerce de pelleteries que j'ai entrepris a prospéré admirablement. Possesseur d'une petite fortune déjà, je me suis décidé à quitter momentanément le Canada, à rentrer en France. Mais je n'ai cédé que conditionnellement ma maison. Et s'il me plait de repartir, dans un an ou deux, je pourrai le faire.

—Tu ne repartiras pas ! s'écria Louis, joyeux ; tu resteras près de nous ; nous te garderons !

Et il ajouta, clignant de l'œil malicieusement :

—D'ailleurs, nous te trouverons par ici une charmante compagne qui, mieux que nous encore, saura te retenir.

Hubert regarda Mme Menallières.

Elle souriait.

Mais il lui sembla qu'il y avait dans ce sourire quelque chose de lointain, de déçu, de vaguement mélancolique....

—Et toi, fit le jeune homme, s'adressant à son frère, tu as prospéré aussi ?

—C'est vrai. Les forges n'ont cessé de prendre de plus en plus d'importance. Mais je m'en donne la peine, tu sais ! Je suis toujours ici, au travail ; nous ne sortons jamais....ou, du moins, très rarement.

—Ah ! s'exclama Hubert.

Il ajouta :

—Pour toi, c'est bien, cette vie-là, mais ma belle-sœur ne trouve peut-être pas aussi charmante cette réclusion perpétuelle.

Il s'était tourné vers elle.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, j'y suis habituée à présent. Et, d'ailleurs, je n'aime pas beaucoup le monde, moi non plus.

Elle se tut, baissa les yeux.

Il sembla au jeune homme qui la regardait qu'un soupir léger gonflait sa poitrine, venait mourir sur ses lèvres.

Et il songea :

—J'ai raison, ma belle-sœur doit s'ennuyer parfois.

II.

Depuis qu'Hubert était au châtelain de Marny, bâti au flanc d'un côteau dominant les forges et le village, une transformation sembjait se faire en la belle châtelaine ; des couleurs revenaient sur ses joues et le sourire apparaissait souvent sur ses lèvres.

L'après-midi, pendant que Louis était descendu aux forges, tout à son travail, passionné par ses occupations de patron, elle ne restait plus seule. Elle faisait avec Hubert de longues promenades dans le parc où s'épanouissaient en ce moment tous les charmes de l'automne. Foulant sous leurs pieds les tapis de feuilles sèches, ils allaient l'un près de l'autre.

Elle le priait de lui raconter ce qu'il avait remarqué dans ses voyages, et, beau parleur, avec facilité, éloquemment, il lui décrivait les pays admirables qu'il avait vus.

Par derrière l'horizon un peu borné, l'horizon de grisaille qui avait été jusque là celui de Renée, ces paroles caressantes et émues en faisaient naître d'autres, plus larges, plus colorés. Des échappées de vie nouvelle qu'elle n'avait jamais devinées, étant restée en pension presque jusqu'à l'époque de son mariage, s'élançaient devant elle. Des trouées lumineuses se faisaient dans le ciel banal et monotone appesanti sur sa tête.

Le sentiment de poésie qui, à l'état latent, sommeille au fond du cœur de presque toutes les femmes s'éveillait ; et cet éveil était très-bon, très-doux, comme une aube de printemps naissant sur une floraison de roses endormies.

De jour en jour, la conversation d'Hubert exerçait sur Renée une plus grande influence. Elle y trouvait un charme secret, profond. Puis, ce ne fut pas seulement dans sa conversation qu'elle ressentit ce charme, mais encore dans sa présence.

Quand il était là près d'elle, qu'elle le sentait dans son atmosphère, une grande douceur peu à peu s'épanouissait en elle. De longues minutes son regard se fixait sur lui. Et, par moments, dans ce regard il semblait y avoir plus que de l'attendrissement.

Et lorsque, par hasard, il s'absentait, il semblait à la jeune femme qu'un vide immense se produisait autour d'elle ; une tristesse l'envahissait qui noyait de langueur ses beaux grands yeux sombres....

III.

L'hiver arrivait, dressé sur les ruines de l'automne.

Tout le jour, la pluie avait fait rage. On voyait venir de très-loin les nuages gris qui la portaient. Ils accouraient au galop, en une mêlée formidable, chassés par le souffle de la tempête. Et, sous l'averse cinglante, les dernières feuilles, frémissantes, arrachées sans pitié, tombaient.

Louis était descendu aux forges, Hubert et Renée se tenaient seuls, assis dans le salon où un grand feu pétillait. Une pénombre flottait, les enveloppant de ses caresses grises. Peu à peu, toutes les choses s'effaçaient dans l'envahissement vespéral.

Depuis un moment ils se taisaient, et leurs yeux, n'osant se fixer, s'immobilisaient en la contemplation apparente des braises rouges qui flamboyaient dans l'âtre.

Toute la détresse de la nature endeuillée, du ciel livide, des champs détrempés, des arbres ruisselants, des horizons mornes pesait sur eux, augmentant encore leur angoisse intime.

Une force instinctive les poussait l'un vers l'autre. Ils résistaient, mais ils sentaient bien que la puissance morale nécessaire s'épuisait et que bientôt, demain peut-être, ils ne résisteraient plus. En eux vibraient les mêmes émotions, les mêmes harmonies.

Ils allaient s'aimer,—s'ils ne s'aimaient déjà.

Et ce serait un crime.—Ils le savaient tous deux,—de trahir la confiance de Louis, de cet homme un peu terre-à-terre peut-être, mais bon, simple et généreux, qui les enveloppait tous deux dans une même tendresse ; ce serait un crime de laisser s'épanouir entre eux d'autres sentiments qu'une affection douce et fraternelle.

Mais peut-on ordonner à un cœur de ne pas battre ? peut-on empêcher ce qui, malgré tout, doit être.

Le silence qui pesait, lourd, leur disait nettement le mal qu'ils allaient faire. Ils en avaient conscience. Ils souffraient, enduraient des tortures pénibles.

Et comme soudain, un instinctif besoin de se voir faisait se rencontrer enfin leurs regards, ils s'aperçurent qu'ils avaient tous deux des larmes au bord des paupières.

IV.

Le même soir, lorsque le dîner, égayé seulement par la bohémie joyeuse de Louis, fut achevé et que Renée, sous prétexte de migraine, se fut retirée dans sa chambre, Hubert, après des minutes d'hésitation, dit enfin :

—Mon cher Louis, tu ne m'en voudras pas de la détermination que j'ai prise aujourd'hui : je vais repartir.

—Pourquoi ?... Pourquoi ?... Que te manque-t-il ici ?

—Mais rien, mon frère. Vous êtes aux petits soins pour moi, ma belle-sœur et toi ; vous ne savez que faire pour me distraire, je le reconnais. Seulement, je pense que je suis encore trop jeune pour ne rien faire ; j'ai besoin d'activité....

—Soit ! Mais inutile pour cela de retourner au loin. Ici, par exemple, tu peux travailler. Veux-tu t'associer avec moi ?

Hubert eut un sourire forcé, empreint de navrante mélancolie :

—Je te remercie, Louis, de ta proposition, mais n'insiste pas. Et n'aie point de peine de ce que je te dis là. Ce qu'il me faut, à moi, ce sont les pays lointains, une vie de fièvre et de luttes. Je ne pourrais plus m'habituer à l'existence paisible. Il y a un paquebot qui part du Havre lundi soir : je le prendrai....

Sa voix tremblait, malgré toute la volonté qu'il mettait à paraître calme, et ses lèvres frémissaient, tant était violente son émotion.

—Je ne puis te retenir de force, murmura Louis avec un reproche secret, mais ta détermination me cause beaucoup de chagrin, je t'assure. Elle en causera beaucoup aussi à Renée quand elle le saura. Car elle t'aime bien, ma Renée !

—Que veux-tu ! c'est nécessaire, ce départ ! Il le faut. Je suis ingrat, mais tu ne m'en garderas pas rancune, n'est-ce pas ?

Et le jeune homme suppliait presque en prenant les mains de son frère et en les étreignant de toutes ses forces....

V.

La nuit d'hiver pesait lourdement sur la station perdue. Une sonnerie électrique retentissait. Par moments, un pas d'employé faisait crier le sable sur le quai. Dans la petite salle d'attente, Louis, Hubert et Renée faisaient un groupe. La flamme pâle d'une lampe suspendue les éclairait à peine, laissait leurs visages dans l'ombre. Ils ne se disaient que quelques phrases banales, voulant se cacher mutuellement leur émoi.

—Tu nous écriras souvent ! disait Louis.

Et, d'une voix faible, Hubert répondait :

—Souvent, oui, souvent !....

Le sacrifice qu'il faisait était douloureux pour lui. Mais il s'y était résolu devant le danger entrevu. S'il restait, ni lui ni Renée ne pourraient vaincre l'attirance mystérieuse qui les poussait l'un vers l'autre. C'était inévitable, c'était fatal ! Son départ seul pouvait les sauver.

Certes, il souffrirait beaucoup, mais elle, Renée, finirait par oublier, reprendrait peu à peu son train de vie monotone et tranquille, le calme qu'elle avait avant son arrivée ; elle garderait le trésor précieux qu'est la dignité et la fidélité de l'épouse.

La porte s'ouvrit, et un employé cria :

—Messieurs les voyageurs, en voiture !

Ils sortirent.

Sur le quai, rapidement, ils s'embrassèrent, ayant hâte de précipiter les adieux. Hubert, sans retourner la tête, se jeta dans un compartiment vide pour être plus seul, tout entier à sa douleur. Et un coup de sifflet retentit : le train partit.

Des paillettes de neige tombaient, fleurissant le satin noir de la nuit. Les lanternes rouges du dernier wagon, comme deux gros yeux brûlés de larmes, peu à peu, se perdirent aux regards de Louis, triste, et de Renée, désespérée, restés l'un près de l'autre sur le quai. Le grondement du train s'atténua, s'éteignit, mourut. Et, dans le silence funèbre, très-loin, un chien errant hurla au perdu....

Dans un salon :

—Quel est l'homme qui se trouve le plus satisfait, demandait-on à quelqu'un, de celui qui a un million ou de celui qui a une douzaine d'enfants ?

—Incontestablement le dernier, car celui qui a un million en voudrait davantage, tandis que celui qui a douze enfants en a assez.

Vieux lauriers toujours verts.

A propos de la mort, à l'âge de 87 ans, de M. d'Abbadie, membre de l'Académie des sciences, M. Caravay nous a rappellé, dans la *Revue Bleue* que cet explorateur n'était point le doyen de l'Institut, tant s'en faut.

La première place, appartient, de ce chef, au vénéré M. Ernest Legouvé, de l'Académie française, qui, depuis le 15 février dernier, a accompli sa quatre-vingt-dixième année.

Le second, Parisien comme M. Legouvé, est M. Damour ; il a consacré sa vie à la minéralogie et appartient à l'Académie des sciences comme membre libre depuis 1878. Il a près de quatre-vingt-neuf ans, étant né à Paris le 19 juillet 1808.

Le troisième est un philosophe, M. Vacherot, né à Langres, le 29 juillet 1809. Libéral sous le second Empire, il fut choisi en 1868 par l'Académie des sciences morales et politiques pour occuper le fauteuil de Victor Cousin.

Le quatrième est un des hommes les plus considérables de notre temps, l'illustre *old man*, Gladstone, né le 19 décembre 1809, membre associé de l'Académie des sciences morales, où il remplaça, en 1865, l'économiste anglais Mac Culloch.

M. Caravay cite encore les membres suivants de l'Institut, tous plus qu'octogénaires :

M. Henri Wallon, l'historien de Jeanne d'Arc, le père de la Constitution qui nous régit, né à Valenciennes le 23 décembre 1812, membre de l'Académie des inscriptions depuis 1850 ;—M. Francisque Bouillier, philosophe, né à Lyon le 12 juillet 1813, membre de l'Académie des sciences morales depuis 1875 ; — le grand compositeur italien Verdi, né à Roncole (duché de Parme) le 9 octobre 1813, membre associé de l'Académie des beaux arts, où il remplaça Meyerbeer en 1864 ;

M. Félix Revaisson, né à Namur [Belgique], le 28 octobre 1813, membre de l'Académie des inscriptions depuis 1849 et de celle des sciences morales depuis 1881 ;—M. Chatin, né à Tullin [Isère] le 30 novembre 1813, membre de l'Académie des sciences dans la section de botanique depuis 1874 ;—l'astronome Hervé Faye, né à Saint-Benoit du-Sault (Indre) le 1er octobre 1814, membre de l'Académie des sciences depuis 1847.

Le peintre Français, le maître de l'école paysagiste, né à Plombières le 17 novembre 1814, membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1890 ;—M. Charles Naudin, botaniste, né à Autun le 14 août 1815, membre de l'Académie des sciences depuis 1863 ;—M. Maurice Block, né à Berlin le 18 février 1816, membre de l'Académie des sciences morales dans la section d'économie politique depuis 1880.

Le docteur Théophile Roussel, promoteur de la loi sur la protection de l'enfance, né à Saint-Chély-d'Apcher (Lozère), le 27 juillet 1815 membre de l'Académie des sciences morales dans la section de morale depuis 1891, le philosophe suisse Ernest Naville, né à Chancy (Suisse), le 13 décembre 1816, membre associé de l'Académie des sciences morales depuis 1886.

Notre confrère dédaigne de nomenclaturer les jeunes qui n'ont pas atteint leurs quatre-vingts ans.

Il semble bien résulter de cette statistique qu'un siège sous la coupole est presque un brevet de longévité. C'est évidemment de là que vient le nom d'immortels donné aux membres de l'Institut. Et c'est sans doute un peu pourquoi on se bouscule si fort à l'entrée.

PROVERBES ECOSSAIS.

Les balais neufs enlèvent jusqu'à la plus petite ordure.

Le son du roi vaut mieux que la farine des autres.

Un paresseux est le frère d'un mendiant.

Deux filles et une porte de derrière sont trois voleurs.

L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.

Une vieille dame possède une servante très dévouée et très soigneuse.

—Françoise lui dit-elle un jour, je veux qu'après ma mort vous ayez l'existence assurée, je vous laisserai une rente.... et tout mon mobilier.

Françoise remercie sa maîtresse, puis :

—Madame, demande-t-elle, est-ce que j'aurai aussi le canapé ?

—Naturellement, puisque je vous laisse tout mon mobilier.

—Ah ! bien, merci, madame !

Le lendemain, la vieille dame s'asseoit sur le canapé.

—Ah ! madame, prenez garde ! s'écrie Françoise ; si vous abîmez le canapé, qu'est-ce que j'aurai moi ?